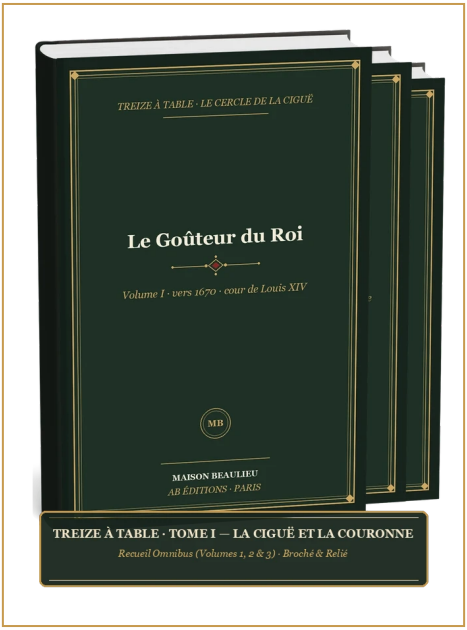
MAISON BEAULIEU · AB ÉDITIONS

Treize à Table — Le Cercle de la Ciguë · Édition Omnibus 3-en-1 (Tome I sur VII)



Tome I — La Ciguë et la Couronne

PREMIER CHAPITRE INTÉGRAL OFFERT

ADRIEN L. BEAULIEU

adrienbeaulieu.com · Ex-libris d'extrait gratuit

EXTRAIT DE LECTURE · DE L'ARCHIVE AU FEUILLETON

1 Huîtres — Saint-Germain-en-Laye, un soir de l'automne 1670.

Il faut imaginer la table comme on imaginerait un autel : longue, drapée de blanc, surchargée d'or et de vermeil, éclairée de tant de bougies que la cire en pleuvait doucement sur les épaules des plus proches, et que nul, dans la galerie, n'osait plus respirer trop fort de peur d'en troubler la flamme. C'était le Grand Couvert, c'est-à-dire le repas du Roi servi en public, et le public — princes, ducs, ambassadeurs, et la foule pressée de ceux qui n'avaient d'autre faveur que de regarder manger leur maître — se tenait debout, comme à l'église, devant le spectacle d'un homme qui dînait pour la France.

On y portait les plats sous des cloches d'argent fermées à clef. Une escorte les accompagnait, gardes à carabine, depuis la cuisine jusqu'à la table du prêt, où officiait le gentilhomme servant. Là, d'un geste que trois siècles n'ont pas usé, l'homme coupait dans un linge de fines lichettes — les essais — et les frottait contre la viande, contre le bord des verres, contre le pli des serviettes, contre l'argent des couverts ; puis il les tendait à goûter aux officiers de bouche qui avaient porté le plat, et regardait leurs visages. Si nul ne pâlissait, le plat montait jusqu'au Roi. Ainsi la mort, à cette table, était-elle goûtée avant le Roi, et recrachée avant lui. On appelait cela faire l'essai. C'était une cérémonie, une politesse faite au soupçon ; et chacun la croyait infaillible parce qu'elle était belle.

Parmi les officiers de bouche, ce soir-là, se tenait Hyacinthe Ferrand. Il avait le palais le plus sûr de la Maison, une réputation de

nez qui démêlait une muscade de trop dans une daube de vingt épices, et la dévotion tranquille des hommes qui ont fait de la perfection d'un service une manière de prier. Il goûta tout. Le potage, le relevé, les entrées, le rôt, les sauces, les vins. Il ne pâlit pas une fois.

Le prince de Mirebel, lui, riait. Il avait le rire haut et le verbe gras, un cousin qui montait à la cour quand lui-même y déclinait, et trois créanciers dans la galerie qui le regardaient dîner avec l'attention des gens à qui l'on doit de l'argent. Il but, mangea, leva sa timbale — une pièce qui n'était qu'à lui, vermeil sur cuivre, héritée d'un grand-père et qu'il ne quittait jamais — et, quelque part entre la poire et le fromage, au moment précis où le faste atteignait cette douceur lasse qui suit les grands repas, il posa la main sur sa poitrine, ouvrit la bouche comme pour une dernière plaisanterie, et tomba le front dans son assiette.

Il y eut ce silence particulier des cours, qui n'est pas l'absence de bruit mais sa suspension. Puis la galerie comprit, et la peur, cette vieille hôtesse des palais, courut d'un bout à l'autre de la salle comme un courant d'air sous une porte. Le mot ne fut pas prononcé. Il n'avait pas besoin de l'être. À une table de roi, il n'y a qu'une seule façon de mourir entre la poire et le fromage, et elle porte un nom qu'on ne dit qu'à voix basse.

On emporta le prince avec des égards d'apparat qui ressemblaient déjà à un enterrement. Le gentilhomme servant s'était figé, ses lichettes inutiles à la main. Le premier maître d'hôtel avait la couleur de sa nappe.

Tout, ce soir-là, avait été éprouvé. Les viandes, les vins, les serviettes, l'argent. Tout avait passé par une bouche avant la sienne, et

la mort, pourtant, avait trouvé son chemin jusqu'à un seul convive, sans toucher aucun autre.

La police du Roi, qui tenait registre des morts subites avec autant de soin que des fortunes trop promptes, sut dès le lendemain beaucoup de choses sur Hyacinthe Ferrand, l'homme qui avait tout goûté et se portait à merveille. Elle ignorait encore — et il lui faudrait, pour l'apprendre, enterrer un rapport et un innocent — qu'elle se trompait de mort.

New York, salon particulier du Delmonico's, un soir des dernières années du siècle.

— Voilà, dit Varville en écartant les mains, comme on présente un plat. Voilà toute l'affaire. Un prince mort à la table du Roi, entre la poire et le fromage. Tout avait été goûté. Tout était sûr. Et pourtant il est mort.

Il laissa la phrase se poser sur la nappe, parmi les huîtres, et regarda son cercle la recevoir.

Ils étaient douze autour de la table ovale, sous les lustres du salon que la maison Delmonico réservait à ceux dont on ne discute pas l'addition. Les boiseries dorées, les hauts miroirs qui doublaient les bougies, les lourdes tentures tirées sur la Cinquième Avenue : tout y était fait pour qu'on s'y crût ailleurs, et dans un autre temps. Évariste de Varville aimait ce salon précisément pour cela. Un homme qui a quitté son pays apprend à goûter les lieux qui ressemblent au souvenir.

— Goûté comment ? demanda le docteur Falk, qui ne s'émouvait jamais d'un mort mais beaucoup d'un poison. Goûté par qui ?

— Par un officier de bouche, mon cher Falk. Un homme dont c'était la charge, et le talent. On appelait cela faire l'essai. Vous auriez aimé. C'était de la médecine légale avant la lettre — sauf qu'on s'y servait de sa propre langue.

— Et l'officier ? fit Lord Ashworth, de ce ton bref qui rangeait déjà l'affaire dans un tiroir. S'il a goûté et survécu, c'est qu'il savait. Indeed. Voilà votre coupable, et nous pourrons dîner en paix.

— C'est exactement, dit Varville avec un sourire, ce que l'on a pensé en 1670. On l'a pensé si vite, et si bien, que l'on n'a pensé qu'à cela.

Mrs. Vance, qui avait pour les accusés trop commodes la même tendresse que pour les vins mal-aimés, posa sa fourchette.

— Le pauvre homme. On le pend, je suppose, avant le dessert ?

— Madame, dit Varville en s'inclinant, à cette table, on ne pend personne avant le dessert. C'est la seule règle de la maison.

Le comte Pavel rit de son rire de basse, qui faisait trembler les verres, et leva sa coupe vers l'hôte.

— En Russie, nous avions des goûteurs aussi. On les choisissait dévoués. C'est la qualité, chez un goûteur, que je trouve la plus touchante : il faut aimer son maître au point de mourir de son dîner.

— Ou le haïr, glissa Marescot, le journaliste, qui flairait une fausse note comme d'autres une coquille. (Il avait déjà sorti son carnet, par habitude, et tachait la nappe d'encre.) Monsieur de Varville, vous nous dites « tout était sûr » avec un air de ne pas y croire. On vous a donc menti, à l'époque ?

Varville ne répondit pas tout de suite. Il fit signe qu'on servît, et les huîtres glissèrent dans les assiettes avec ce bruit de mer qui ouvre les grands dîners comme on ouvre un dossier.

— On a menti, dit-il enfin, doucement. À l'époque, et longtemps après. On a menti par raison d'État, ce qui est la façon la plus polie de mentir, et la plus durable. Il a fallu attendre qu'un vieil archiviste meure, et que ses cartons me reviennent, pour qu'une certaine pièce sorte d'un certain tiroir. (Il effleura, à son côté, un portefeuille de cuir fatigué que nul n'avait remarqué.) Mais c'est l'histoire du cognac, cela. Nous n'en sommes qu'aux huîtres.

Il leva sa coupe à son tour, et dans le geste, l'espace d'un instant, passa cette ombre que les douze connaissaient sans jamais la nommer : la mélancolie d'un homme qui faisait revivre, à une table de New York, une France qui n'avait pas voulu de lui.

— Mangeons, dit-il. Et permettez que je vous ramène à Saint-Germain, par un soir d'automne de l'an 1670, où l'on dînait encore lourdement, noyé de sauces et d'épices, sans se douter qu'une timbale valait, ce soir-là, plus cher qu'un prince.

— Fin du Chapitre I offert —

MAISON BEAULIEU · AB ÉDITIONS

Poursuivre l’enquête avec Adrien L. Beaulieu

Retrouvez la fiche complète de « Tome I — La Ciguë et la Couronne » pour réserver l’édition complète dès son ouverture, ou plongez dès ce soir dans notre trilogie historique disponible immédiatement.

Ouvrir la fiche officielle de « Tome I — La Ciguë et la Couronne » →

Lire dès ce soir : Trilogie Treize à Table Tomes I–III (24,90 €) →

https://adrienbeaulieu.com/books/treize-omnibus-1